

## ASIE

---

Danielle Haase-Dubosc et al., eds  
*Enjeux contemporains du féminisme indien*  
Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2003, xviii + 445 p., gloss.

IL FAUT se réjouir de la parution en France d'un ouvrage épais, ambitieux et accessible à un large public, consacré au féminisme indien, domaine jusqu'alors confiné au cercle des spécialistes.

Grâce à l'initiative de deux Européennes et de trois Indiennes, et au soutien institutionnel de la Maison des sciences de l'homme de Paris, deux volumes ont vu le jour : celui dont je rends compte ici et son homologue indien en anglais, qui porte sur les « enjeux contemporains du féminisme français ». Des publications en miroir donc, accomplies sous les signes auspiceux de l'échange (entre les éditrices qui ont choisi de conserver les textes proposés) et de la réciprocité entre les deux pays.

Ces deux démocraties de tailles aussi inégales que l'est l'amplitude de leurs divergences culturelles ont beaucoup à apprendre l'une de l'autre sur le plan du combat mené par les femmes pour gagner autonomie et liberté ; en particulier aujourd'hui, face aux transformations brutales liées aux processus de globalisation capitaliste. Les éditrices de ces deux volumes souhaitent du reste que les rapprochements et le dialogue qu'ils susciteront servent à internationaliser le mouvement d'émancipation des femmes,

les rendant capables de résister ensemble aux formes contemporaines, « globalisées », de l'aliénation socio-économique.

L'ouvrage est divisé en sections. La première concerne l'histoire récente ; elle familiarise le lecteur avec des événements phares, comme le rapport *Towards Equality* rédigé par la commission d'enquête mandatée par Indira Gandhi en 1974, véritable texte fondateur du renouveau du mouvement féministe des années 1970, ou comme la naissance à Delhi de l'hebdomadaire militant *Manushi*. La couverture du volume recensé ici (deux femmes brandissant une pancarte sur laquelle on peut lire : « À bas la dot ! ») évoque l'une des luttes les plus farouchement menées par ses rédactrices. La deuxième section complète judicieusement la première en interrogeant les manières dont le genre féminin fut construit, déconstruit et reconstruit au cours du temps. Le védisme, par exemple, période la plus lointaine et la plus apte à fournir des modèles culturels prestigieux, est tout particulièrement l'objet d'élaborations nouvelles du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Les quatre autres sections correspondent à des domaines d'action et de réflexion nourris

par de vigoureux débats : « Femmes, économie et développement » ; « Santé et contrôle des naissances » ; « Féminisme et politique culturelle » ; et pour conclure, « Les défis du présent ».

Chaque section comprend une série de contributions (avec sa bibliographie propre), précédée d'un avant-propos documenté et efficace, qui met en valeur et indique les articulations de chacune d'entre elles avec les autres. Le lecteur n'est donc pas perdu, tout au contraire, devant ces textes de facture et de style parfois très différents – analytiques (sections 1, 2, 6), militants (sections 3 et 4), littéraires (sections 5 et 6), etc. – et relevant de domaines et de contextes divers, car il en a découvert auparavant une vue d'ensemble cohérente. Avec de surcroît un bon glossaire qui donne les clés des notions sociologiques indispensables pour comprendre la société indienne (castes, brahmanes, tribaux, etc.), ou qui fournit des repères historiques (sur les mouvements ou les partis politiques tels que le BJP, le Parti communiste, le RSS, ou encore sur des lieux tristement célèbres comme Ayodhya), ce lecteur est incontestablement bien armé pour pénétrer des terres qui lui seraient inconnues.

Les articles qui constituent ce volume, une trentaine, ont souvent fait l'objet de publications dans des ouvrages collectifs, dans des revues universitaires (*Feminist Studies*, *Indian Journal of Gender Studies*, *Cultural Critique*, *Cultural Dynamics*), des revues indiennes généralistes prestigieuses (*Economic and political weekly*, *Seminar*) ou dans la presse de haut niveau (*The Hindu*, *Manushi*). Étant donné le foisonnement des publications féministes en Inde, et leur intérêt très inégal, cette compilation offre un panorama large et de qualité, où figurent côte à côte les grands noms du féminisme indien, ceux de chercheuses (universitaires ou non), de membres d'associations (comme Shree Shakti Sanghatana), de militantes et d'artistes. La brève présentation des auteures en fin de volume concourt à goûter encore plus pleinement leurs contributions, en les rendant présentes à travers

leurs parcours, leurs engagements, les positions qu'elles ont occupées et qu'elles occupent au sein de la société.

Chacune des six sections est un monde en soi, et ces mondes ne sont évidemment pas traités de la même manière, selon qu'il s'agit de questions vitales comme la santé et la contraception, de l'évaluation critique du passé ou des questions laissées en friche auxquelles le féminisme indien, massivement investi par des femmes hindoues, urbaines, éduquées, de classes moyennes et supérieures, se heurte aujourd'hui. La sixième partie de l'ouvrage montre que ces questions, maintenant bien repérées, sont porteuses de grandes difficultés dans la situation contemporaine marquée par la violence (cf. la flambée du communautarisme qui oppose les groupes religieux) et l'ambiguïté (à travers l'entrée massive de la question des femmes dans les partis politiques intégristes au pouvoir). Il est urgent, pour la survie du mouvement, et des valeurs qu'il défend, de clarifier sa position sur l'organisation sociale globale et les pouvoirs qui s'y exercent ; il se doit de réfléchir sur la nature du lien entre patriarcat et système des castes, de prendre en compte les problèmes propres aux catégories de femmes les plus défavorisées (de manière symptomatique, les écrits puissants et radicaux de Dadasaheb Ambedkar sur ces questions brûlantes n'ont été ni lus ni étudiés par la première vague féministe), de veiller au devenir du droit privé et de la laïcité, de décider de l'opportunité d'entrer plus radicalement en politique.

Cet ouvrage collectif, édité avec soin, n'est pas fait pour être lu d'une traite. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de référence qui révèle la richesse du mouvement féministe indien dans ses expériences régionales spécifiques, comme dans ses avancées et ses exigences théoriques générales, ou encore ses réalisations artistiques. À ce titre, il mérite d'être vivement recommandé. Quant à ceux qui s'intéressent depuis plusieurs années à l'Inde et aux femmes indiennes, ils trouveront là une synthèse fort utile, reconnaissant sans doute des

auteures et des textes connus, en découvrant peut-être d'autres qui le sont moins. Je pense aux beaux poèmes des femmes du Telugu ; à *Stanyadayani*, une nouvelle écrite par Mahasweta Devi, dont le ton distancié et ironique transforme la très lugubre histoire de Yashoda, dite « Notre-mère-la-vache » – nourrice comblée d'une cinquantaine d'enfants dont vingt sont les siens, Yashoda meurt d'un effroyable cancer à la poitrine, sans qu'aucun de ses « enfants » ne s'en émeuve –, en fable multiséculaire. Je pense enfin à l'extrait de l'autobiographie de Kumud Pawde, femme intouchable aujourd'hui professeure de sanscrit, qui décrit sans apitoiement la cruauté de son enfance d'intouchable en milieu « touchable ». Ces textes qui font comprendre, mieux que tout, pourquoi en Inde les femmes doivent se battre étant donné les iniquités qu'elles subissent, rappellent que depuis toujours elles aussi sont

capables de transformer leur expérience en œuvre artistique.

Sans doute faudrait-il, en conclusion, et pour ne pas céder au pur éloge, relever quelques imperfections : s'étonner de l'absence de telle auteure pourtant très importante et de la place trop restreinte accordée au mouvement féministe d'avant les années 1970 ; protester contre les coquilles ; regretter que ne figure nulle part la composition de la contrepartie jumelle de cet ouvrage, celle publiée en Inde sur le féminisme français à laquelle je faisais allusion plus haut... C'est chose faite, au coût minimum, car ces imperfections pèsent peu en regard de l'intelligence, du courage, de la détermination et du talent des féministes indiennes que cette synthèse, sans précédent sur la scène éditoriale française, invite à découvrir.

Martine Van Woerkens

Stanley A. Freed & Ruth S. Freed

*Green Revolution : Agricultural and Social Change in a North Indian Village*

New York, American Museum of Natural History, 2002, 293 p., bibl., index, gloss., ill.

(« Anthropological Papers of the American Museum of Natural History » 85).

LE TITRE est trompeur et, du coup, le livre est décevant. De « transformations agricoles », il est en effet largement question ; de « transformations sociales », en revanche, il n'y est fait que parfois allusion. Ce qui donne un recueil extrêmement précis d'informations factuelles, souvent chiffrées, sur les pratiques agricoles et leur coût dans un village d'Inde du nord, où l'agriculture n'est que rarement replacée dans son contexte social. La faute au fait que dans la même collection dix autres monographies traitant de thèmes plus ethnologiques ou sociologiques ont déjà été publiées sur ce même village ? (On se souvient notamment de la position prise par les auteurs, et rappelée ici p. 237, dans la « controverse de la vache sacrée », qui

accorde une grande place aux facteurs religieux dans l'importance du cheptel – impressionnante histoire de ces troupeaux de vaches ensauvagées ravageant les champs !) Il s'agit donc d'« ethnographie agricole » (les auteurs revendiquent l'expression), avec ses atouts et ses limites.

Sans que soit expliquée la parution tardive des résultats, les travaux de terrain ont été accomplis en 1957-1959 et 1977-1978 : une période-clé, qui correspond à un « avant » et à un « après » la révolution verte. Les auteurs ont donc vu apparaître la mécanisation, les forages pour l'irrigation avec pompes électriques, les semences améliorées de blé. Leur regard est plus original encore quand ils décrivent par le menu les opérations de remembrement,

élément essentiel (pourtant souvent oublié) de l'intensification agricole, étant donné qu'il facilite la tractricisation et l'irrigation. La comparaison avec un village du Vaucluse est pour le moins audacieuse, et pourtant pertinente. Il reste qu'au total la synthèse fait défaut. Chaque culture est vue isolément, sans aborder son insertion dans une rotation ou un assolement. L'approche économique des choix des agriculteurs demeure insuffisante. Et, à l'échelle villageoise, il n'y a guère de vision systémique : à peine est-il noté, page 158, que mécanisation et remembrement ont réduit les bovins et les arbres, entraînant des problèmes de chauffage domestique. Le village a beau se trouver aux marges du Territoire de Delhi, le marché urbain n'est présent qu'en négatif, avec l'apparition

de la culture de tomates aux dépens de la canne à sucre. Et il n'y a que quelques mots sur les importants revenus non agricoles ou les mouvements pendulaires, pourtant essentiels pour comprendre certaines logiques agricoles. On nous dit que des immigrants venus du Bihar sont encore ouvriers agricoles, que les sans-terres ont gagné par la révolution verte un surcroît de travail. Mais qui s'intéressera aux conséquences sociales de la révolution verte n'en saura guère plus. Ce ne sont pas les essais d'actualisation du terrain représentés par l'ajout d'un chapitre final plutôt superflu sur les OGM qui mitigeront cette impression, à la lecture d'un livre très riche et lacunaire tout à la fois.

Frédéric Landy

---

**Bernard Sellato**

*Innermost Borneo : Studies in Dayak Cultures*  
Paris, SevenOrients / Singapore, Singapore University Press  
2002, 221 p., bibl., ill., fig., tabl., cartes.

LA PREMIÈRE moitié de ce livre traite d'une grande partie des ethnies de l'île de Bornéo. On pourra commencer par le chapitre I qui résume les premières explorations de l'île, en particulier la première traversée passant par les monts Müller, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Après quoi, nous conseillons au lecteur la première partie du chapitre V où les ethnies sont méticuleusement présentées et classées : chasseurs-cueilleurs, nomades, groupes de fermiers non stratifiés mais engagés dans des compétitions féroces, sociétés d'agriculteurs hiérarchisées, sultanats côtiers, enfin, influencés par l'extérieur et tournés vers le commerce. Les chapitres II et III décrivent plus précisément les populations d'agriculteurs et de nomades de deux régions : l'arrière-pays des monts Müller et le haut bassin du fleuve Mahakan. Le chapitre IV aborde les conflits engendrés par l'intervention d'un pouvoir central soucieux de

rationaliser l'exploitation de la forêt et d'améliorer le bien-être des populations qui s'accrochent à leur mode de vie traditionnel.

Revenons au chapitre V, à sa seconde partie qui traite des sociétés à maison<sup>1</sup>. L'auteur écrit que des trois critères sélectionnés par Claude Lévi-Strauss pour définir la « maison » – l'existence d'une personne morale, laquelle possède des biens et se perpétue dans le temps – seul le dernier apparaît clairement dans le contexte de Bornéo. Or, d'une part, c'est simplifier la pensée de Claude Lévi-Strauss pour qui une société à maison est une société où l'on fait entrer qui l'on veut, selon les intérêts du moment, en faisant semblant de respecter la règle (par exemple de patrilinéarité)

1. Ce chapitre a déjà été publié en français sous le titre « Note préliminaire sur les sociétés "à maison" à Bornéo », in Charles Macdonald, ed., *De la hutte au palais : sociétés "à maisons" en Asie du Sud-Est insulaire*, Paris, CNRS Éd., 1987 :15-44.

en utilisant le vocabulaire de parenté ou d'alliance, ou les deux à la fois. D'autre part, même si on ne ramenait la « maison » qu'à ces trois critères, le fait qu'il n'en reste qu'un serait bien la preuve qu'on est pas en présence de sociétés à maisons, contrairement à ce que l'auteur semble dire pour certaines sociétés de Bornéo. Le chapitre VI propose par ailleurs une intéressante hypothèse en matière de terminologie de parenté. Étant donné que la règle, pour toute une série d'ethnies du centre de la grande île, est une règle d'évitement entre une Ego et son beau-frère ou un Ego et sa belle-sœur, il y aurait un terme spécifique pour désigner ce beau-frère ou cette belle-sœur pour marquer le tabou dans le cas où les deux cohabitent, terme qui n'existerait pas lorsqu'ils ne cohabitent pas et qu'il n'y a donc pas de danger. Une piste à suivre. Le chapitre VII ouvre le dossier historique. Les agriculteurs étaient-ils d'anciens chasseurs-cueilleurs ? En rassemblant des données historiques, ethnographiques et linguistiques, Bernard Sellato conclut que le centre de l'île fut bien colonisé dans un premier temps par des chasseurs-cueilleurs et des horticulteurs austronésiens, et que c'est l'introduction du métal qui permit le passage à la culture du riz. Moins original est le chapitre VIII montrant comment le mythe est manipulé par le groupe pour renvoyer de celui-ci l'image souhaitée.

La seconde moitié de l'ouvrage est centrée sur les seuls Aoheng et le chapitre IX raconte leur ethnogenèse. Ce groupe, aujourd'hui très cohérent, n'est en fait que le résultat de la fusion de plusieurs groupes selon un processus très complexe analysé ici en détail. Le chapitre X traite de la division sexuelle des activités dans le rituel. Les hommes repoussent ou propitient des démons hostiles, les femmes attirent les divinités susceptibles d'apporter fertilité et prospérité. Le chapitre XI donne une description détaillée d'un rituel de guérison centré sur le sacrifice d'un porc, et cherche à définir toutes les relations induites par ce sacrifice entre les différentes parties prenantes, divines, humaines, animales ou inanimées. Le pénultième chapitre présente brièvement la littérature orale et le dernier la taxinomie indigène des minéraux (l'auteur est géologue de formation).

Le livre a le défaut de ce type de recueil d'articles : certains chapitres sont très longs, d'autres relèvent plus de la fiche technique que de l'article ; certains posent des problèmes ethnologiques pointus et ardues, d'autres sont purement descriptifs. Il n'empêche que ce livre donne une très bonne vue d'ensemble à celui qui veut s'initier aux populations de Bornéo.

Patrick Kaplanian